

Léon Louis RICAUD : un parcours militaire de Brest au Maroc.

Léon Ricaud a rédigé son carnet de marche à Fez en novembre 1919 après 3 ans de guerre. Il termine en écrivant :

«Chers parents

J'ai fait ce journal de marche pour vous faire une idée de ce que je fais. Je suis en grande santé et j'espère que ma grande lettre vous trouvera de même.
Je termine en vous embrassant de loin.
Votre fils affectueux. Léon»

Les extraits les plus représentatifs de ce qu'il a vécu sont présentés ci-dessous.



Né le 31/01/1898 au Cabéno.
Cultivateur
Fils de Auguste Marie Ricaud et Marie Angèle Berthaud.
Marié à Marguerite Faugaret le 04/01/1927 à St André.
Décédé le 19/03/1943.

A servi dans le 42ème et le 43ème Régiment d'Infanterie Coloniale.



Léon Ricaud et Marguerite Faugaret lors de leur mariage, le 04/01/1927, à St André.

Le 2 octobre 1917 : nous débarquons à Vieux Rouen dans la Somme mais nous avions encore 12km à faire à pied pour arriver à Rialcamps dans la Seine Inférieure, point final de notre voyage.

Aussitôt mon arrivée, je fus embauché comme conducteur au ravitaillement du bataillon. J'ai eu ma chambre à moi tout seul (si l'on peut appeler ça une chambre) et je n'avais qu'un cheval à soigner, par conséquent je ne fus pas trop mal.

Le 28 octobre 1917 : je partis pour 10 jours. J'embarquai pour Sériapour dans la Somme

Je repris mon emploi de conducteur et la vie militaire m'était assez douce puisque je n'allais jamais à l'exercice.

Le 19 décembre : on nous apprit une triste nouvelle : la compagnie était désignée pour aller faire des tranchées et poser des fil de fer à Justy tout près de St Quentin.

Dans un pays tout devasté où il ne restait que l'emplacement des maisons, on nous installa dans des baraques, mal entretenues, nous étions très mal et ce n'était pas rare, en se réveillant le matin de trouver nos couvertures pleines de neige. La journée nous travaillons dans la neige jusqu'à mi-jambes, on était à moitié gelé, de temps en temps un avion boche venait nous lâcher quelques bombes pour nous réchauffer...

2 Arrivée dans la Somme et préparation des champs de bataille.



1 Préparation au départ et instruction en Bretagne (pays étranger ?)

Le 18 juin 1917 : je partis pour un camp d'instruction à 25km de Brest, à Ploudalmézeau. Sale pays où l'on ne parle presque pas français ! Mais on était très bien vu des habitants et on avait une très belle plage pour les ballades et prendre de bons bains...

Le 16 février 1917 : j'ai passé le conseil de révision à Guérande, j'aurai bien été chagrin si je n'avais pas pu faire un soldat, mais hélas ! Je n'ai pas été raté...

Le 3 mai 1917 : je recevais mon ordre de route pour rejoindre le 2ème Régiment d'Infanterie coloniale à Brest Sans avoir le cafard, j'en avais quand même gros sur le coeur de laisser ainsi mes parents pour partir dans l'inconnu...

3 1918 - La terrible bataille de Champagne vue de l'intérieur.

Le 10 février 1918 : nous partions au nombre de 274. **Le 13 :** nous arrivons à Bouzy en Champagne, dépôt divisionnaire du 22ème colonial ... le lendemain même nous prenions la route du front non sans quelques appréhensions. Nous arrivons à Mailly-en-Champagne. Là, je commence à comprendre en voyant les obus éclatés sur le fort de la Pouppelle et du château de Rohmané...

On trouvait cela terrible pourtant quand on entend les obus siffler en dessus de la tête pour la première fois, ça fait quelque chose qui n'est rien moins que de la peur.

Le 20 mars 1918 : ça bardait. Les boches avaient installé des mitraillettes dans les arbres on prenait les coups sans savoir d'où ils venaient. Ce n'est qu'après qu'on a su. Il nous a fallu battre en retraite...

Le 8 ou 9 juillet : nous étions très mal car l'artillerie boche nous prenait d'enfilade, c'était presque intenable. J'eus mon premier pourvoyeur littéralement mis en bouillie par un obus de 77...

Le 28 juillet : nous étions arrivés au sommet de la cote 240, ce n'était plus qu'un tas de débris de bois et de cadavres d'hommes et de chevaux qui empestaient l'air. Nous avons passé la nuit dans une tranchée remplie des cadavres d'un bataillon sénégalais...

Le 16 juillet : quel enfer, c'est indescriptible. Quelle impatience ! Quelle fièvre ! Il me semble que l'on perd le sens de la vie. J'ai de l'eau de vie dans mon bidon. J'en bois quelques gouttes car pour manger on n'y pense même pas. A 10h15 exactement, tout le monde saute par dessus les bords de la tranchée. Il en tombe bien quelques un mais on n'y fait pas attention. Je marche en tête de l'escouade car je suis fusil mitrailleur. On n'a pas fait 50 mètres que l'on s'arrête sous les tirs de barrage des Boches et sous le tir croisé de leurs mitrailleuses. Les copains tombent comme des mouches. Mon premier pourvoyeur est tué d'une balle en plein front. On se relève et on fait un bond de 50 mètres. Tout à coup on voit les Boches qui lèvent les bras en l'air, ils se rendaient. On cesse de tirer et on voit toute cette multitude d'êtres immondes sortir de leurs trous, encore plus sales que nous en criant "kamarades"...

Le 28 octobre 1918 : je partis et le 30 j'arrivai chez moi, je passai ma convalescence tranquillement lorsque la veille de partir j'apprends que l'on devait signer l'armistice le lendemain et en effet le 11 novembre au matin la guerre finissait, quelle joie, c'était du délire partout, et du même coup je reprene mon départ au mercredi.

4 Comment prendre 8 jours de prison ?

Le 20 juin 1918 : j'attrapai 8 jours de prison d'une façon bien bizarre.

Mon tireur au fusil mitrailleur était extenué de fatigue. Sûrement que les Boches l'auraient fait prisonnier si je ne l'avais aidé. Je pris donc son fusil, mais je ne pouvais porter un sac de 400 cartouches et un fusil mitrailleur 9kg 500, je jetai mon sac dans le canal et portai le fusil. Pour la peine je recoltai 8 jours de prison ça m'était bien égal car j'avais sauvé la vie à mon copain.

5 Hiver 1918/19 - Armée d'occupation en Allemagne.

Le 4 décembre 1918 : date de notre départ en Allemagne, trajet qui nous effrayait bien et que nous avions hâte de faire. 500 et quelques kilomètres à faire à pied ce n'est pas rien non plus avec le sac complet sur le dos...

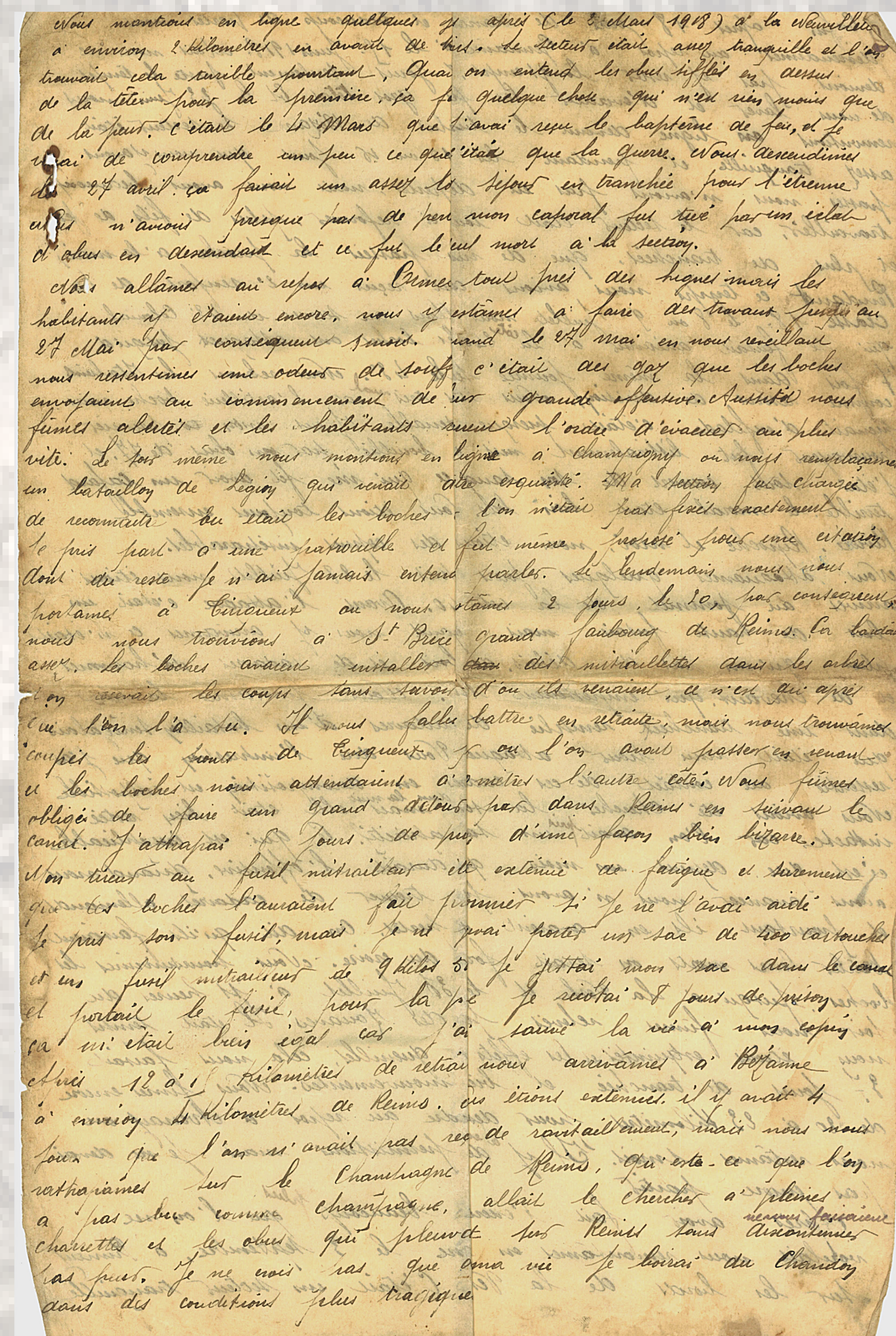
Le 4 janvier 1919 : nous sommes arrivés à Bad-Dukein terme de notre voyage. Cela faisait 30 jours de marche avec 500 et quelques kilomètres dans les jambes. Il était temps car on commençait à en avoir assez. Le séjour en Allemagne comme armée d'occupation fut très agréable. La bière était délicieuse et le vin du Rhin très bon : choses principales pour le trouffion.

UN GRAVE ACCIDENT
Mardi dans la matinée, M. Léon Ricaud, conseiller municipal de St-André, laboureur, avait un champ qu'il possédait près de la Grande Brière, lorsque le soc de sa charrue entra en contact avec un engin explosif qui éclata. M. Ricaud fut grièvement blessé ; son fils, qui était près de lui, fut légèrement atteint. M. le Docteur Gouraud, de Guérande, appelé d'urgence, transporta M. Ricaud père à la clinique du Dr. Dubois, à La Baule, où son état fut jugé grave.

Décès accidentel de Léon Ricaud par explosion d'un obus alors qu'il labourait son champ.

Article Echo de la Presqu'île / mars 1943.

« La Presqu'île » souhaila à M. Léon Ricaud ainsi qu'à son fils, un prompt et complet rétablissement. Cet accident, qui peut malheureusement se renouveler dans la région, doit inciter les cultivateurs à prendre garde lorsqu'ils labourent un champ en culture. C'est en effet lorsque le soc est en labour qu'un engin peut pénétrer de quelques centimètres sans éclater.



Extrait du carnet de route de Léon Ricaud écrit en novembre 1919.

6 1919 : séjour difficile et dangereux au Maroc.

Le 22 janvier 1919 : on nous dit que les classes 14 à 18 partaient pour le Maroc, cela ne nous fit guère plaisir.

Le 19 février : au matin nous débarquons à Casablanca.

Le 22 mars : nous embarquons pour Fez. Quelques jours après notre arrivée deux compagnies du 11ème bataillon partaient en colonne à Ain et Edjourra. Quelques copains y laissèrent encore leurs os, c'est bien dur après avoir fait la guerre en France de venir se faire tuer par les Marocains.

Le 28 juillet : je suis désigné pour aller à la subdivision comme secrétaire d'Etat Major. J'y reste jusqu'au 4 septembre.

Enfin je ne demande qu'une chose c'est de finir la classe où je suis, et je crois que ce sera bientôt. Je compte encore du 137 pour la libération, quel poids d'amertume je laisserai après moi le jour où je quitterai ce Maroc dégoûtant.